

Celui-ci interrogea ensuite les laprots. Tous confirement les dirés de Kadidja et accablèrent leur patron, qu'ils détestaient pour ses brutalités et son mauvais caractère.

"Parmi les trente hommes que vous êtes, s'exclama le commandant, pourquoi aucun d'entre vous n'a-t-il tenté de défendre ces femmes et cet enfant contre cette brute épaisse que vous appelez votre «patron» et que moi, à partir de maintenant, j'appelle mon prisonnier ?

— Nous sommes à sa merci, répondirent les laprots. Il licence qui il veut et quand il veut. Les Blancs de la maison Deves-et-Chaunet ont en lui une confiance illimitée. Ils font tout ce qu'il leur demande de faire. Auprès d'eux il n'a jamais tort. Il nous fait fouetter pour un oui ou pour un non. Il est physiquement plus fort que nous, et il fait mettre en prison celui qui ose se plaindre. Mais le traitement qu'il a fait subir à cette femme nous a révoltés à tel point que, secrètement, nous avons décidé de nous réunir afin de le battre et de le dénoncer en arrivant à Koulikoro.

— Bande de lâches ! s'écria le commandant. Ainsi, vous voulez attendre qu'il soit trop tard pour agir. La loi française, sachez-le, punit sévèrement ceux qui refusent de porter secours à une personne en danger. Tous les tentes, vous ferez un mois de prison à Koulikoro et vous serez exclus de votre travail pour trois mois. Quant à votre redoutable «patron», je vais l'interroger plus longuement. Sa vie dépend désormais de la vie de cette femme enceinte qu'il a rouée de coups."

L'interrogatoire ne fut pas long. L'homme était une brute, il l'avait suffisamment prouvé, mais par on ne sait quel phénomène, dès que ses membres cessèrent de trembler il répondit calmement aux questions du commandant sans chercher à se disculper. Il reconnut tous ses torts, puis fit cette déclaration étonnante, qui aurait sans doute intéressé le corps médical :

"Je ne bois pas, je ne fume pas, je ne mens pas, je ne vole jamais, mais hélas ma grande maladie c'est la femme. Quand j'en vois une qui me tente, je suis capable de tuer quiconque s'interpose entre elle et moi. Ma fureur peut durer jusqu'à trois jours. Comme un ouragan, je renverse tout sur mon passage jusqu'à ce que je couche avec cette femme, ou jusqu'à ce que je vomisse, ou saigne du nez... Et il se mit à gémir : Je suis malade, je suis malade..."

Tout le monde s'exclama : "*Allâbou akbar !*" (Dieu est le plus grand !) comme les musulmans ont coutume de le

faire lorsqu'un événement les dépasse. Quant à moi, je me mis à chanter sans arrêt, comme une litante, les derniers mots du patron laprot : "Je suis malade... Je suis malade..." au point que ma mère, excédée, dut me frapper plusieurs fois pour me faire taire.

Le commandant écrivit quelque chose sur un papier. Il le pla, versa dessus un peu de cire rouge qu'il frappa avec un tampon, puis le tendit à ma mère, en lui faisant dire par l'interprète : "Quand tu arriveras à Bougouni, tu iras remettre ce papier au commandant de cercle." Il se tourna vers Koudi Ali :

"Si jamais ta cousine ne pouvait, pour une raison ou une autre, faire ce que je viens de lui demander, tu le feras à sa place.

— Je le ferai", répondit Koudi.

Le commandant fit attacher un lien de fer autour du poignet du chef laprot et transféra celui-ci sur son propre chaland. Il désigna Bounâfou comme patron laprot pour le reste de la route et lui confia un autre papier à remettre au directeur de la maison Deves-et-Chaunet.

Ainsi se termina pour ma mère cette aventure mouvementée qui nous avait coûté un jour entier de jeûne forcé... et tous nos ustensiles de cuisine en terre cuite ! J'entendrais bien des fois, par la suite, le récit des événements de cette journée mémorable car il deviendra, sous le titre de "La bagarre de Kadidja et du patron laprot", l'un des morceaux de choix de nos conteuses familiales !

Enfin, le bateau arriva à Koulikoro. Il n'allait pas plus loin. Il fallait ensuite prendre le train pour rejoindre Bamako, à environ cinquante kilomètres de là. De ce premier voyage en chemin de fer je n'ai gardé aucun souvenir, pas plus que de la ville de Bamako. Arrivés après le coucher du soleil, le lendemain à l'aube nous nous engageons sur la route qui menait à Bougouni. Il nous restait environ cent soixante kilomètres à parcourir.

Naissance de mon petit frère

Ma mère était de plus en plus fatiguée. Lorsque nous arrivâmes au gros village bambara de Donggorra, elle souhaita